

## METHAMORPHOSE ET TRANSFORMATION CHEZ CENDRILLON

Version longue

On se rappelle que le conte de fée de Cendrillon se termine par « ...et ils furent heureux et eurent beaucoup d'enfants. »

J'avoue m'être souvent interrogé sur la transformation opérée par Cendrillon entre son statut de servante à celle de châtelaine. Il m'a semblé que ce changement ne devait pas s'être fait sans heurts et j'ai eu l'envie de compléter, à ma façon, cette histoire.

Il me plaît d'imaginer : « ... que le prince charmant, arrivé au château fit de merveilleuses fêtes pour saluer la venue de la princesse. Il fut un peu étonné qu'au moment des repas, Cendrillon veuille se tenir derrière lui pour faire le service de table, supportant mal d'être assise et de se faire servir. Quelques regards courroucés de la part du prince suffirent à la ramener à tenir son rang. Mais ce qu'il avait pris pour une lubie passagère, allait se répéter dans les jours suivants et lui causer de graves problèmes.

Après quelques jours de liesse, le prince dut vaquer à ses occupations qu'il avait négligées, tout occupé à la recherche de sa dulcinée. Or, quand au terme de ses activités, il souhaitait la rejoindre, impossible de la retrouver. En effet, quand il la cherchait dans le parc, le salon, la salle d'apparat, ou dans ses appartements, il ne la trouvait pas ! Lorsqu'en désespoir de cause, il se rendait à la cuisine, quel n'était pas son étonnement de la voir ...un balai à la main ! Toute contrite, elle lui expliquait qu'elle n'avait pas appris à faire autre chose qu'à nettoyer les cheminées, et que celles du château, bien que propres, n'étaient pas aussi bien nettoyées de leur cendre qu'elles auraient dû l'être.

Une fois, deux fois, trois fois cette situation se reproduisit, mais le prince, bon seigneur, laissa faire. De plus, il constatait, que depuis que la princesse était là, les cheminées tiraient mieux. Et il dut s'avouer que, pendant que Cendrillon vaquait à ses occupations ménagères, il pouvait, quant à lui, reprendre ses parties de chasse avec ses compagnons qu'il avait quelque peu abandonnées pendant la recherche de sa bien-aimée. Mais à la longue, cette situation ne pouvait durer et il décida d'y remédier, ce qui se révéla plus ardu que prévu.

En effet, le prince discuta, s'expliqua, se fâcha mais rien n'y faisait. Cendrillon ne pouvait s'empêcher de nettoyer les cendres. C'est ce qu'elle avait appris durement à faire, ce qu'elle faisait bien, et elle ne comprenait pas qu'on veuille le lui interdire. Il lui paraissait normal qu'elle était faite pour nettoyer les cheminées, que sans cesse celles-ci se salissaient, et qu'elle faisait donc œuvre utile.

Toutefois, on racontait dans les chaumières, à la veillée, qu'un nouveau dragon appelé **restructuration** était apparu dans la contrée, qu'il dévorait tous les emplois, et, de plus, il était accompagné de gnomes dit **électro- ménager** qui allaient remplacer tout le monde. Les servantes, se sentant menacées dans leur fonction, voulaient faire appel au **chevalier syndicat** pour les défendre.

Le prince, tout charmant qu'il était, ne pouvait ignorer la rumeur qui enflait, ni les signes avant-coureurs d'une tempête dans son royaume.

Cendrillon bien sûr, finit par obtempérer au diktat de son royal époux.

On se rappellera, pour mémoire, qu'elle avait accepté les ordres de sa marâtre avec un sens de l'obéissance exemplaire et qu'elle n'avait jamais protesté des traitements injustes qui lui avaient été réservés. Heureusement les contes de fée sont exempts de ces mauvais exemples de héros qui se révoltent et qui pourraient donner à penser aux enfants. Fidèle donc à la tradition, Cendrillon s'est donc résignée à ne plus nettoyer les cheminées, à ne plus servir à table, à ne plus repriser, ni à faire la vaisselle.

La princesse eut le sentiment de devenir inutile et elle craignait au fond de son cœur que l'amour du prince pour elle ne s'éteigne. En effet elle avait appris à être aimé au travers des tâches qu'elle accomplissait, ne rien faire la condamnait donc à ne plus être aimé. Bien sûr qu'elle ne lui parla pas de cela, de crainte de hâter la prise de conscience du prince et qu'il n'en vienne rapidement à la répudier.

A la suite de cela, elle devint triste, désespérée, se sentant inutile et elle erra dans les couloirs avec une telle résignation, que l'expression « une âme en peine » date certainement de cette époque.

Le prince mit toute son énergie et sa créativité pour tenter de distraire sa belle. Parties de chasse, bals, fêtes se succédèrent au château mais sans beaucoup d'effet. Le prince fit appel aux magiciens les plus renommés, de la tribu de la Consomme à Sion, qui firent preuve d'une imagination débordante. Ils fabriquèrent en grande série des vêtements que Cendrillon était censée porter -et changer très rapidement- puisqu'ils les appelèrent « prêt-à-porter ». Certains proposèrent des produits inutiles mais que Cendrillon était censé vouloir parce qu'ils étaient portés par des gens connus dans cette région et qui avaient la réputation de s'en être plutôt bien sortis : Le Petit Poucet, Blanche-Neige et autres célébrités de ces temps là...

Après un effet passager d'engouement, ces propositions firent plonger Cendrillon dans une détresse encore plus grande et son mari décida de renoncer aux services de ces charlatans.

Une grande tristesse se répandit dans le royaume suite à ces échecs. Les filtres d'amour étaient inefficaces pour soigner la mystérieuse maladie de Cendrillon. L'amour, ce remède universelle, tout puissant, magique, merveilleux, elle l'avait déjà avec le prince, toujours aussi charmant mais qui commençait à se sentir impuissant. S'il avait réussi à la transformer en princesse, il n'avait pas réussi à la métamorphoser. Et plus le temps passait et plus Cendrillon se languissait. »

Le prince charmant, en désespoir de cause, se résigna à demander de l'aide à des personnages mystérieux, entourés de cornu, d'alambic et dont on disait qu'ils avaient réussi à transformer le plomb en or. « S'ils ont compris les mystères de Dame Nature, ils seront peut-être capables de me venir en aide », pensa le prince qui, il faut bien le dire, était devenu un peu désespéré et prêt à tout pour résoudre ce problème. Il convoqua un membre de cette confrérie et lui confia la princesse. »

Mais laissons Cendrillon et son Prince charmant quelques lignes pour redevenir un peu sérieux et tentons de faire un lien entre notre conte et ma réalité analytique.

Dans plusieurs traitements que je mène actuellement, j'ai été frappé par une question des analysant à un certain moment de leur travail et que je peux résumer de la façon suivante : « Maintenant que l'on a revisité mon histoire infantile, que je suis plus au clair sur la réalité de ce que j'ai vécu, et que j'en ai fait le tour, en quoi pouvez-vous encore me servir pour vivre ma vie d'aujourd'hui ? ».

J'avoue, que dans un premier temps, cette irruption dans mon travail d'une logique mercantile, d'efficacité, de rendement, de rapport qualité prix, ou de calcul concernant le « retour sur investissement » m'a un peu bousculé. Les réponses de type « Attention à la répétition », « Soyons attentif à l'inconscient », « A qui adresseriez-vous ce reproche dans le passé », ne m'ont pas parues suffisantes pour combler les attentes et les exigences de certains patient(e)s.

Il est vrai que pour beaucoup d'entre eux, ils sont venus au travail analytique après une série de déceptions concernant leur vie affective. Pourtant ils avaient essayé de faire tout juste, de sacrifier ce qu'ils pensaient devoir sacrifier à ce dieu d'Amour. L'obéissance, la soumission, le sacrifice, l'accommodement à l'autre, les compromis, les demi-mesures, les « il y a qu'à... », « les hommes (ou les femmes) sont comme cela, on y peut rien... », « Ma mère m'avait prévenue, tous des s..... ! ». Tout sacrifier, parfois, et même souvent, jusqu'au respect d'eux-mêmes.

Une fois posé, travaillé et défendu la règle: *Sans respect, pas d'amour* <sup>\*1</sup> il reste à établir des règles pour vivre. En effet, dignes enfants des contes de fée, ils avaient très bien appris à supporter, à avaler, à subir la loi des plus grands, des plus compétents, des plus... plus. Mais ces règles, si elles sont très utiles pour les enfants, ne le sont pas pour vivre sa vie d'adultes. Obéir c'est bien, se soumettre à son analyste c'est mieux, mais et après, comment faire pour vivre sa vie d'adulte, de grand ? Donc une fois que le passé à été revisité, digéré en quelque sorte, assimilé et remis à sa place et que les problèmes de répétition au sens freudien ont été, autant que faire ce peut, suffisamment analysés, il reste encore à organiser sa vie sur de nouvelles bases, de nouvelles règles. Et ceci est loin d'être évident.

En effet dès que la personne se permet le moindre « écart » hors de sa conduite habituelle, l'entourage est fortement tenté de lui faire remarquer « qu'il exagère », « pour qui se prend-

---

<sup>1</sup> Freléchoz Thierry in *Sans Respect pas d'Amour* Non publié.

il », « il en veut de plus en plus », « il devient compliqué », bref une intense campagne de culpabilisation se met en route pour le remettre à sa « juste » place qui consiste en général à n'en prendre point trop !

Pour tenter de sortir de ce cul de sac, j'emploie alors le concept de « positionnement », que j'utilise pour tenter de fixer des points de repères. C'est une notion qui a plus à voir avec la thérapie stratégique ou qui est plus d'inspiration systémique à ma connaissance (relation symétrique ou complémentaire).

Une chanson de Jacques Brel me l'a remis en mémoire<sup>2</sup> :

*« L'amoureux l'appelle l'amour  
le mendiant appelle la charité  
Le soleil l'appelle le jour  
Et le brave homme la bonté ».*

Je dois avouer, pour celui qui ne l'aurait pas deviné, un certain penchant pour les formules, les définitions et les points de repères.

Cette phrase en gras m'a inspiré la formule suivante, que, dans une relation :

*« L'esclave appelle le maître,  
la reine appelle le roi ».*

Ce que j'explique par le fait que dans une relation, celui qui se présente comme un(e) esclave va « obliger », « demander », « inciter », « permettre » à l'autre de prendre la position du maître. Et tout cela bien sûr sans que rien ne soit dit, exprimer, expliciter ou conscient, de part et d'autre. Et il est vrai qu'il est difficile, et nous en savons quelque chose, de résister à celui qui dans la relation vient nous demander de l'aide et nous met dans la position de celui qui sait, ou comme disait Lacan, « celui supposé savoir ». Ce qui ne fait pas de grande différence pour celui qui se définit comme ne sachant pas, ou sachant moins... De même celui qui se met, intérieurement, dans la position de la reine ou du roi, va émettre des signaux qui contraignent l'autre à réagir d'une certaine façon.

L'attitude de départ dans une relation détermine beaucoup d'éléments pour la suite de la relation. Comme pour les joueurs d'échec, d'un certain niveau il est vrai, le déplacement du premier pion est déterminant pour la suite de la partie. Une ouverture devant la reine ou le roi va impliquer des stratégies de jeu totalement différentes.

La façon donc de se présenter dans une relation, - ce que j'appelle le positionnement- au commencement d'une nouvelle relation, ou à l'occasion d'une rencontre dans une relation déjà établie de longue date, va être un élément déterminant pour le type de relation qui va s'instaurer. La position que celui qui est en face va adopter a, bien évidemment, une influence sur la suite, mais laissons cela de côté pour cette fois.

---

<sup>2</sup> Brel Jacques in *Sur la place* Phonogram 1955

Mais avant qu'ils puissent expérimenter un positionnement différent dans leur vie réelle, il me faut combattre des craintes et des terreurs très grandes. En effet, chaque mouvement d'émancipation ou d'affirmation réveille une culpabilité énorme. Beaucoup de personne n'ose pas même envisager cette possibilité, rien que l'idée réveille un sentiment de faute écrasant. Pour les aider à dépasser cet interdit, j'use d'une formule, peu élégante, mais justement efficace par la violence que j'y mets. Elle est une sorte d'axiome de base qui vise à corriger des a priori inconscients. Je la livre comme une définition personnelle que je partage :

*« Exister, c'est être d'accord - si nécessaire- d'emmerder les autres ».*

Le sentiment de pouvoir mener sa vie, d'avoir une influence sur ses relations, d'avoir son mot à dire, est une chose qui demande à être testé, qui demande à être vérifié, vécu. Ce passage par la réalité est indispensable pour sortir d'une crainte fantasmatique qui pourrait se formuler de la façon suivante :

*- Mon désir d'exister est un désir de mort de l'autre  
(selon le schéma de la violence fondamentale de Bergeret),  
et je vais être puni de ce désir par la perte de l'amour de l'autre.*

Ceci aide les personnes à oser des attitudes différentes, à se lancer dans des façons de faire un peu différentes. Les réactions de l'entourage, que j'essaye toujours d'anticiper (résistance au changement, culpabilisation, opposition systématique au changement du sujet, remise en place...) renforcent l'alliance thérapeutique entre nous. Que j'ai pu prévoir que les minis changements qu'ils ont voulu opérer puissent provoquer de telles réactions permettent/obligent les personnes à prendre conscience de combien elles étaient enfermées dans un carcan qui à la longue leur paraissait normal et évident. Secouer le sac à dos que l'on porte permet de prendre conscience du poids des obligations, rigidités que l'on porte.

Ici on retrouve le mythe de Prométhée, de Baudouin<sup>3</sup> qu'il définit ainsi : « le fils a voulu mutiler le père (voler le feu divin, s'emparer de la puissance paternelle, etc.) ; le fils sera mutilé par le père (enchaîné par le père) ». Pour corriger ce complexe, il préconise que l'analysant « corrige son attitude « filiale » de soumission, et d'adopte devant la vie l'attitude « paternelle » et « virile » »<sup>4</sup>.

Je ne sais pas si c'est la date de parution de ce texte qui m'a frappé, 1931, mais je suis obligé de constater que pour beaucoup de mes patients, une absence cruelle de père, ou de figure paternelle, qui les a laissés seuls face à la toute puissance maternelle. Dans le fond, c'est un peu comme Cendrillon, Blanche-neige et autre héros ou héroïnes dont les pères après avoir épousés en seconde noce des marâtres, et les laissent seule face à l'enfant. D'avoir eu un père, qui remplit son rôle, de puissance paternelle, qui l'a manifesté, montré, permettrait

---

<sup>3</sup> Baudouin in *Psychanalyse de l'art*, Introduction

<sup>4</sup> Baudouin in *Mobilisation de l'énergie* Ed. de l'Institut Pelman. 1931 p.101

qu'ils puissent en avoir une trace, un modèle, une expérience. Malheureusement, quand cette puissance paternelle brille... par son absence, difficile de s'appuyer dessus même pour s'y opposer. Beaucoup de mes patients, masculin ou féminin, me semblent manquer complètement de point de repère de cet ordre.

Dans les contes de fée, il me semble que la cette notion de « puissance », avec ses dérivés l'agressivité, la force vitale, la protestation instinctive, l'instinct de survie..., est un élément que le « héro » peut utiliser seulement à l'extérieur, pour combattre les autres, s'en sortir, lutter, mais que surtout il lui est interdit de s'en servir dans son entourage propre, qui est doit être exempt de toute remise en question. Par exemple comme dans le conte du Petit Poucet, qui est quand même abandonné deux fois dans la forêt par ses parents, et par l'absence de protestation ou de colère contre eux. Toute son énergie est mise à survivre, mais une fois sorti d'affaire, c'est pour aller couvrir d'or...ses parents ! Drôle de leçon, drôle de morale. Ici donc, le tabou, « tes parents point tu ne critiqueras » est passablement renforcé. Et ce tabou est extrêmement fort.

Je m'interroge sur cette absence de révolte de l'enfant contre ses parents injustes, qui bien sûr, comme le dit si bien Alice Miller, « n'ont œuvrés dans le bien de l'enfant ». Il me semble que les enfants, devenus adultes, manquent là d'une expérience, d'un vécu émotionnel nécessaire pour affronter leur vie d'adulte, ou plus exactement pour pouvoir assumer, vivre, porter la puissance qui est la leur. Peut-être que devenu parents eux-mêmes, ils s'interdisent de critiquer des gens appartenant à la même corporation qu'eux.

Ce vécu émotionnel, ce vécu expérimental, cette sensation de pouvoir, de puissance, est une chose qui a à voir avec l'émotionnel, le sentimental, dans le sens du sentiment, il a plus à voir avec l'expérimental qu'avec les mots. Mais il nécessite, me semble-t-il, une autorisation, un accompagnement, une présence qui permet, encadre, autorise, encourage, stimule ce déploiement de puissance qui peut faire très peur. Tout d'abord par la culpabilité qu'elle peut réveiller (« je veux la place de l'autre, au prix même de sa disparition) et par l'avidité qu'elle peut réveiller (« Je veux tout pour moi, moi qui n'ai rien ! »). D'où l'expérience dans la réalité de la survivance de l'objet à l'agressivité du sujet.

La puissance ainsi mise en jeu pouvant provoquer une griserie, une ivresse de domination, de vengeance, de rattrapage, de : « enfin moi, rien que pour moi » et peut réveiller des désirs de puissance enfoui. C'est donc une expérience qui peut permettre le déploiement d'une force qui peut conduire au Bien ou au Mal, à encadrer, à limiter, à conduire. Une fois que la personne a pu faire l'expérience de la possibilité de se positionner, peut surgir la crainte du pouvoir, qu'il nous faut équilibrer avec son corollaire, la responsabilité.

La notion de responsabilité vient équilibrer, nuancer, cette puissance qui se réveille, cette puissance que tout adulte, (« se dit d'un être vivant parvenu au terme de sa croissance) qui engendre des enfants (« du latin : infans « qui ne parle pas »).

Mais nous avons, il y a quelques lignes, abandonné le Prince Charmant qui hésitait à confier Cendrillon à un alchimiste, et il attend toujours notre aide. Alors essayons de la lui apporter.

« De cet alchimiste, l'histoire ne retint pas son nom. Ce que l'on sait c'est qu'il s'installa longuement au Château et qu'il coûta très cher au trésor royal, au point que certains le soupçonnèrent de transformer l'or... en plomb.

L'alchimiste rencontra Cendrillon et déclara qu'elle souffrait d'une maladie venue de Grèce appelé « Œdipe », qu'elle avait un « Surmoi » hypertrophié, un « ça » en latence, et qu'il fallait lui des décoctions amères à base de fleurs appelées « Narcisse ». Il se retira régulièrement avec elle dans son laboratoire.

Plusieurs personnes s'inquiétèrent de ce qui se passait et voulurent intervenir. Mais l'alchimiste souligna les risques d'interrompre le traitement, vu la fragilité de la danse du « transfert », qui se fabriquait lentement dans son four.

Tous ces mystères attisèrent la curiosité dans le royaume. Certaines personnes essayèrent de savoir ce qui se passait dans le laboratoire. Mais il faut reconnaître que ceux qui furent témoin de ce qui se passa en perdirent la parole et transmirent ce qui s'était passé sous une forme peu compréhensible, qu'on vous livre ici pour illustrer combien leur imagination avait été touché.

Ils dirent avoir vu, de l'athanor surgirent...

*...trois démons.*

*- Le premier avait la forme de l' « l'amour ».*

*Il avait pour principe de demander que l'on se sacrifie pour lui. Il disait : « l'amour consiste à donner », « vous devez tout sacrifier pour moi ». Il se présentait à ses victimes en leur disant « Si tu me donnes un tout petit quelque chose, je te donnerai quelque chose d'encore plus grand » ... que l'on ne voyait jamais venir mais que l'on attend toujours. Il dit être le grand maître de l'illusion car il faisait croire à ses victimes qu'il peut venir des autres. Enfin pour terrifier ses victimes il faisait remarquer, « Je la chante et dès lors, miracle des voyelles, il semble que la Mort est la sœur de l'Amour»<sup>5</sup>.*

*- Le second monstre professait que : « tout le monde est bon et gentil ». Et que si cette loi ne se vérifiait pas, c'est parce qu'on n'était pas assez gentil soi-même avec les autres.*

*- Le troisième n'invitait pas au dialogue car il disait que « la révolte est interdite et que tout vient à qui sait attendre ». Peu de dialogue possible, donc.*

*Ses trois démons avaient à leur service un serviteur appelé « Culpabilité » qui hantait les nuits de ceux qui osaient enfreindre les règles fixées de toute, par et pour toute l'éternité.*

---

<sup>5</sup> FERRE Léo in *Ne chantez pas la mort* Barclay 1970

*C'est ce larron qui donna le plus de fil à tordre au pauvre alchimiste, car ce monstre avait des capacités d'adaptation et de survie quasi diabolique.*

Nous ne rapportons ces récits bien sûrs que pour la petite histoire. Ceux qui les rapportèrent perdirent tout crédit aux yeux des autres. On les traita de menteurs, et ils ne purent apporter aucune preuve de ce qu'ils avançaient. Mais laissons-là ses racontars et poursuivons.

Ce que tous purent constater après ces séances, est que Cendrillon n'était plus tout à fait la même. Une fois ses trois démons chassés, on vit surgir des dragons dans les couloirs du château ! D'où ils venaient, personne ne le sait. On pensa qu'ils dormaient dans le fond de douves et que la disparition des trois démons les avait fait apparaître. Mais rien n'est moins sûr.

Ce que l'on sait c'est que chaque fois que l'on manquait de respect à Cendrillon, ils surgissaient on ne sait d'où pour rugir de colère. Au début, Cendrillon ne voyait pas le rapport possible entre elle et ces monstres. Petit à petit toutefois, elle apprit à s'en servir pour se faire respecter. Elle remit de l'ordre dans son entourage qui en avait bien besoin. En effet, certains serviteurs dès son arrivée au château, avaient compris qu'elle était sans défense et ils s'étaient permis de négliger leur travail, de lui répondre, de ne pas lui obéir, de la défier...Grâce à ses dragons, Cendrillon se fit obéir par eux.

Malheureusement, Cendrillon, si douce et si gentille, compris si bien l'usage qu'elle pouvait faire de ses dragons qu'elle eut tendance à vouloir un peu exagérer et finit à la longue par être tyrannique.

Dans le même temps, le prince charmant, passablement perturbé par tous ces changements alla se plaindre à l'alchimiste. Il lui rappela qu'il avait trouvé une servante, qu'il l'avait transformée en princesse et que la métamorphose qu'elle avait subie dans sa danse du transfert ne lui convenait pas. En effet, Cendrillon était devenu capricieuse, elle revendiquait sur tout et sur n'importe quoi, bref, il ne la reconnaissait plus. Et surtout, il ne savait plus, le pauvre, comment être face à elle, il avait l'impression très désagréable de ne jamais faire juste. Son statut de prince charmant n'était plus un bouclier suffisant pour parer au reproche de Cendrillon. Ils en étaient là de leur entretien quand on vint prévenir le prince de la menace d'exode d'une grande partie des serviteurs, que la tyrannie de Cendrillon indisposait, et qui menaçaient d'aller peupler d'autres contes de fée, plus traditionnels !

Pendant que le prince allait régler ses problèmes d'intendance, l'alchimiste s'aperçut alors qu'il avait libéré un pouvoir énorme et qu'il avait omis d'y mettre des limites. Il se fit la réflexion qu'exorciser les monstres anciens c'est bien, mais non suffisant. Il remit alors son ouvrage sur le métier en associant le prince et la princesse.

De ce travail nous ne savons pas grand-chose. Il nous en est resté un bout de parchemin, tout craquelé, jauni par le temps et peut-être apocryphe avec quatre principes. Chacun est libre de l'interpréter à sa guise :

I. « Sans respect, pas d'amour ».

II. « L'amour est une exigence, pas une facilité ».



- III. « Aimer, c'est prendre l'autre comme il est,  
et le transformer en devenir, advenir, avenir. »
- IV. « Chacun est responsable d'édicter ses propres règles, et de  
s'y conformer. Sinon d'autres le feront à notre place. »

L'histoire ne dit pas ce qu'il advint de l'alchimiste. Peut-être immigra-t-il vers d'autres contes de fée. Tout ce que l'on sait c'est, qu'après sa disparition, et cela est une certitude, et c'est je le crains, la seule et l'unique de cette histoire, que :

« .. Cendrillon et le prince charmant furent heureux et eurent beaucoup d'enfants ».

Thierry Freléchoz  
Psychothérapeute FSP  
Psychanalyste IIPB  
Didacticien SIPSyM

*J'en veux pour exemple une patiente d'une quarantaine d'année, mère de deux enfants qui est venue me consulter car elle souhaitait entreprendre avec sa sœur et ses parents un travail de thérapie familiale. En effet, dans la fratrie, elle a toujours été traitée comme la méchante, la mauvaise, celle à cause de qui « tout est arrivé ». Ce « tout » n'est rien de particulier, mais il permet de lui coller sur le dos la responsabilité de tout et n'importe quoi... Objectivement on peut dire qu'elle est le mauvais objet, au sens kleinien du terme, tandis que sa sœur est le bon. Pendant de nombreuses années, sa plainte a rencontré un écho de compassion de son entourage amicale, découragé parfois il est vrai par la répétition des situations de maltraitance. Mais dès qu'elle a voulu cessé d'être l'objet passif de promesses jamais tenues de la part de ses parents, dès qu'elle a cessé d'être la gentille fille qui accepte tout, une grande partie de son entourage s'est détourné d'elle comme d'une paria. Elle avait osé se défendre !*